

# ÉTIENNE.

## I.

### SON CARACTÈRE.

En ce temps-là , comme les disciples se multipliaient , il s'éleva un murmure des Juifs grecs contre les Juifs hébreux , parce que leurs veuves étaient négligées dans la distribution qui se faisait chaque jour.

C'est pourquoi les douze , ayant convoqué la multitude des disciples , leur dirent : il n'est pas raisonnable que nous laissions la prédication de la parole de Dieu pour servir aux tables. Choisissez donc , frères , sept hommes d'entre vous , de qui l'on ait un bon témoignage , et qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse , afin que nous leur commettions cet emploi. Et pour nous , nous continuerons de vaquer au ministère et à la prédication de la parole.

Cette proposition plut à toute l'assemblée ; et ils élurent Etienne , homme plein de foi et du Saint-Esprit , Philippe et Procore , Nicanor , Timon , Parménas , et Nicolas , prosélyte d'Antioche ; et ils les présentèrent aux apôtres , qui , après avoir prié , leur imposèrent les mains.

Et la parole de Dieu se répandait , et le nombre des disciples

augmentait beaucoup dans Jérusalem ; il y avait même un grand nombre de sacrificateurs qui obéissaient à la foi.

Or, Etienne, plein de foi et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple.

Quelques-uns de la synagogue qu'on appelle des Affranchis, et des Cyrénéens, des Alexandrins, et de ceux de Cilicie et d'Asie, s'élevèrent pour disputer contre Etienne ; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait. Alors ils subornèrent des hommes pour dire : nous lui avons ouï proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu ; et ils soulevèrent le peuple, et les sénateurs et les scribes ; et se jetant sur lui ils le saisirent de force et l'amènèrent devant le conseil ; et ils produisirent de faux témoins qui disaient : cet homme ne cesse de proférer des paroles blasphématoires contre ce saint lieu et contre la loi ; car nous lui avons ouï dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu, et changera les ordonnances que Moïse nous a données.

Et comme tous ceux qui étaient assis dans le conseil avaient les yeux arrêtés sur lui, son visage leur parut semblable à celui d'un ange.

( ACTES, VI. )

Un des traits les plus frappants de l'histoire sainte est assurément ce qu'on pourrait appeler le pouvoir de condensation des écrivains sacrés. Ils réunissent en un seul foyer l'éclat répandu sur une vaste étendue, ils y concentrent les différents traits du caractère qu'ils veulent dépeindre, et renferment toute une histoire dans quelques aperçus saillants et décisifs. Avec un discernement parfait ils choisissent dans la vie d'un homme le moment le plus propre à produire cette concentration de son caractère, attendant pour nous en parler qu'une circonstance majeure le sorte de son

obscurité et nous l'offre sous son jour le plus éclatant, dans sa manifestation la plus énergique. Ils dédaignent avec une sainte indifférence tous ces détails qui ne sont que curieux, et dont les historiens ordinaires sont si avides. Cette observation, que je pourrais facilement appuyer de nombreux exemples, s'applique en particulier à l'histoire d'Etienne telle que nous la raconte saint Luc. Il attend pour nous parler de lui que le choix honorable dont Etienne fut l'objet l'appelle à prendre une part active aux affaires de l'église. Il ne retourne point en arrière, comme aurait fait un biographe ordinaire, pour nous raconter les premières années et la conversion de ce chrétien d'élite; en deux mots, et de main de maître, il esquisse à grands traits son caractère, puis il passe aussitôt au récit de sa vie publique, vie aussi courte qu'elle est bien remplie, et que couronne bientôt le martyre. Cet homme qui ouvre la longue série des témoins de Jésus-Christ, et qui versa le premier son sang pour la cause de l'évangile, m'a toujours inspiré un intérêt particulier; et je ne fais qu'accomplir un dessein formé dès longtemps, en abordant aujourd'hui l'étude de ce noble et admirable caractère. L'histoire d'Etienne, telle que nous la fait connaître l'écrivain sacré, se partage naturellement en trois périodes, qui nous fourniront, si Dieu le permet, la matière de trois prédications successives : son caractère, qui nous est décrit au chapitre sixième; sa défense, qui remplit la plus grande partie du chapitre sep-

tième ; et enfin sa mort, qui termine ce même chapitre.

L'auteur sacré commence par nous raconter la circonstance qui appela sur Etienne l'attention des chrétiens de Jérusalem. « En ce temps-là, comme les disciples se multipliaient, il s'éleva un murmure des Juifs grecs contre les Juifs hébreux » — il s'agit, bien entendu, de Juifs convertis au christianisme — « parce que leurs veuves étaient négligées dans la distribution qui se faisait chaque jour. » Cette division nous montre que tout n'était pas modèle à suivre dans cette église primitive, si belle et si pure à certains égards, mais qu'on aurait tort de se représenter comme un idéal de perfection. Point d'église absolument pure sur la terre, pas même l'église primitive. Là même, sous l'influence immédiate des apôtres, nous trouvons les tristes effets de l'infirmité humaine ; et j'en pourrais citer d'autres exemples que celui-ci.

« C'est pourquoi les douze, ayant convoqué la multitude des disciples, leur dirent : il n'est pas raisonnable que nous laissions la prédication de la parole de Dieu pour servir aux tables (c'est-à-dire pour distribuer les aumônes, qui se donnaient le plus souvent en nature). » Cette observation des apôtres nous montre que l'occupation essentielle des ministres de Jésus-Christ c'est la prédication de l'évangile ; auprès

de cette œuvre par excellence, qui est le grand but de leur vie, tout le reste n'est que secondaire, sans en excepter la distribution des aumônes; et ils ne doivent se permettre d'autres occupations, qu'autant qu'elles n'empiètent point sur la prédication de l'évangile. Nous pouvons conclure aussi de ce passage qu'il entre dans les vues de Dieu qu'il y ait des hommes voués par état au ministère évangélique. Dans un sens tous les chrétiens sont sacrificateurs, tous doivent être prédicateurs de l'évangile; mais il n'en est pas moins vrai que le Seigneur a voulu mettre à part une classe d'hommes spécialement chargés de ce soin.

« Choisissez donc, frères, sept hommes d'entre vous, de qui l'on ait un bon témoignage, et qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse, afin que nous leur commettions cet emploi. » Telle fut l'origine d'une fonction importante, qui s'est perpétuée de siècle en siècle dans l'église chrétienne et qui est arrivée jusqu'à nous : celle du diaconat. Le but primitif du diaconat est donc la distribution des aumônes, bien que les premiers diacres ne se bornassent pas strictement à cette occupation, comme nous le voyons par l'exemple d'Etienne. Quant aux fonctionnaires qui sont appelés *anciens* dans le nouveau-testament, ils ne différaient point des pasteurs, qui sont aussi appelés évêques, c'est-à-dire *surveillants*. Pasteurs, anciens, évêques, ces trois mots, dans le livre

des Actes et dans les épîtres, désignent une même charge, celle de la prédication de l'évangile.

Les diacres de l'église primitive sont élus, comme vous l'aurez remarqué, par l'assemblée de toute l'église : c'est donc là l'ordre de choses primitif et normal. Il est naturel en effet que l'église entière participe, directement ou indirectement, au choix de ses fonctionnaires ; le mode suivi longtemps parmi nous, d'après lequel la direction des affaires de l'église était confiée à des hommes dans le choix desquels celle-ci n'intervenait pas, ce mode, outre qu'il n'est pas rationnel, s'écarte évidemment de la parole de Dieu. Remarquez aussi d'après quelles données se fit le choix des premiers diacres : « choisissez sept hommes d'entre vous de qui l'on ait un bon témoignage, qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse. » Voilà donc les conditions qui doivent, suivant la parole de Dieu, présider au choix des administrateurs de l'église. Il ne s'agit pas de choisir des hommes qui occupent un rang plus ou moins élevé dans la société, qui possèdent une fortune plus ou moins indépendante : ce sont là des considérations, je ne dis pas indifférentes, mais secondaires ; il s'agit avant tout de choisir des hommes sages, prudents, intègres, animés d'une foi vivante, des hommes, en un mot, qui soient « pleins du Saint-Esprit. » Qu'il s'en faut que des considérations de ce genre aient toujours présidé au choix des administrateurs de nos

églises ! Dieu veuille préserver du moins notre église des abus qu'on a vus trop souvent ailleurs ! Puisse-t-elle s'attacher à choisir, pour anciens et pour diacres, des hommes de qui l'on ait un bon témoignage, et qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse !

« Et pour nous, nous continuerons de vaquer à la prière et au ministère de la parole. » La prière est mise ici au même rang que la prédication parmi les occupations essentielles du ministre de l'évangile. Il y a là une leçon bien importante pour nous, chers frères et collègues dans le ministère. Il est tout aussi nécessaire pour nous de prier que de prêcher : ce sont deux branches également essentielles de notre vocation, et la prédication ne peut avoir d'efficace qu'à la condition d'être accompagnée de la prière. Indépendamment de ce ministère de la parole qui s'exerce dans le temple, et aussi dans les entretiens pastoraux, il faut un ministère intérieur, qui se passe entre nous et Dieu, et dont l'influence bénie se répand ensuite sur le ministère extérieur. Plus nous serons zélés pour la prière, plus nous serons bénis dans la prédication. C'est dans la prière que nous amassons les trésors spirituels que nous répandons ensuite dans la prédication. Les prédicateurs les plus puissants, les plus abondamment bénis pour la conversion des âmes, ont toujours été des hommes de prière. Que Dieu nous donne, chers frères et collègues, de vaquer tout

ensemble, et de plus en plus, au ministère de la parole et à la prière !

« Cette proposition plut à toute l'assemblée; et ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, Philippe et Procore, Nicanor, Timon, Parménas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche; et ils les présentèrent aux apôtres, qui après avoir prié leur imposèrent les mains, » suivant l'usage de l'église primitive lorsqu'il s'agissait de conférer une charge. Parmi les sept diacres nommés dans cette occasion, deux seulement ont marqué dans l'histoire de l'église : Philippe, qui prêcha Christ dans la Samarie et qui baptisa l'eunuque éthiopien; et Etienne, le plus remarquable de tous, qui devait bientôt sceller de son sang la profession de sa foi.

C'était, nous dit l'écrivain sacré, « un homme plein de foi et du Saint-Esprit : » expression concise et riche, qui peint d'un trait un caractère chrétien accompli : en effet, que pourrait-il manquer à un homme qui est plein de foi et du Saint-Esprit ? — La qualité distinctive d'Etienne était la foi : il ne s'arrêtait point aux choses visibles, il vivait en vue du monde invisible et à venir ; il avait saisi par la foi « le royaume qui ne peut être ébranlé ; » il avait mis toute sa confiance dans ce rédempteur adorable qui a versé son sang pour nos péchés ; il s'était donné tout entier à ce maître divin, qui ne récompense la fidélité de ses serviteurs que dans une autre économie ; étranger et



voyageur sur la terre, « il ne se mettait en peine de rien et sa vie ne lui était point précieuse, pourvu qu'avec joie il achevât sa course et la tâche qu'il avait reçue du Seigneur Jésus. »

Cet homme excellent était aussi « plein du Saint-Esprit : » il possédait à un haut degré les dons et les grâces que le Saint-Esprit dispense au peuple de Dieu. Enseigné de Dieu, il avait une vue claire et étendue de la vérité divine; de plus, il était capable de l'exposer avec puissance et avec clarté. Non-seulement il avait obtenu par la foi le pardon de ses péchés, mais son cœur, renouvelé par le Saint-Esprit, était éminemment pur, éloigné du péché, exempt de vices, rempli, par la source de tout bien, de tous les fruits de la justice. Et comme il avait une part distinguée aux dons ordinaires de l'Esprit de Dieu, il était aussi particulièrement doué des pouvoirs extraordinaires que le Seigneur trouvait bon de répandre sur l'église des premiers temps.

Un tel homme ne pouvait pas rester longtemps dans l'obscurité, ni se tenir à l'écart lorsqu'il y aurait de l'activité à déployer, du zèle et du dévouement à dépenser pour la bonne cause. Ce n'était pas un de ceux que le maître trouve à la onzième heure sans emploi sur le marché. Toutefois, humble autant que fidèle, ses hautes qualités restèrent d'abord dans l'ombre; d'autres mains que les siennes vinrent écarter le voile qui les couvrait, et l'amènèrent à déployer

pour le service de son maître les dons qu'il avait reçus. Dès l'instant qu'il fut appelé au service de l'église, la foi qui remplissait son cœur éclata au-dehors par des manifestations actives et abondantes, comme s'il avait hâte de remplir le plus possible une carrière qu'il pressentait devoir être bientôt terminée. Cherchons dans le récit de l'écrivain sacré quelles étaient les principales manifestations de la foi d'Etienne; rassemblons les traits épars qui composaient le caractère de ce fidèle serviteur de Dieu.

Le premier trait du caractère d'Etienne, c'est la charité. Quelles que fussent l'ardeur de son zèle et la fermeté de son courage, son cœur était rempli du plus tendre amour pour ses frères. Nous le verrons bientôt, au moment d'expirer, intercédant, à l'exemple de son maître, pour les furieux qui le lapidaient; et déjà nous le voyons acceptant, malgré ses dons éminents, une mission modeste, toute de charité et d'abnégation, celle de la distribution des aumônes. Il s'estimait heureux de pouvoir soulager en quelque chose les souffrances de ses frères; et le zèle qu'il portait au salut de leurs âmes ne lui faisait pas perdre de vue leurs besoins temporels.

Ce zèle est le second trait du caractère d'Etienne. Bien que l'objet essentiel de sa charge fût la distribution des aumônes, il ne se renfermait pas tout entier dans cette charité temporelle; il savait trouver du temps et des forces pour annoncer l'évangile,

et pour solliciter les âmes de se convertir à Jésus-Christ. En même temps qu'il gérait avec une intégrité parfaite les deniers des pauvres, il distribuait aussi les trésors spirituels de son maître, il faisait pénétrer l'évangile jusque dans cette classe sacerdotale qui avait fourni les persécuteurs et les meurtriers de Jésus-Christ. « La parole de Dieu se répandait, et le nombre des disciples augmentait beaucoup dans Jérusalem; il y avait même un grand nombre de sacrificeurs qui obéissaient à la foi. »

Un troisième trait du caractère d'Etienne est la force, la puissance morale. Il paraît avoir reçu de la nature des facultés intellectuelles distinguées, une parole facile et entraînant; ces heureux dons naturels, portés à leur plus haute puissance par l'influence du Saint-Esprit, et augmentés du pouvoir des miracles, dont l'énergie était proportionnée chez Etienne à l'abondance de sa foi, toutes ces circonstances réunies donnaient à sa parole une telle puissance que nul ne lui pouvait résister. « Or Etienne, plein de foi et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Quelques-uns de la synagogue qu'on appelle des Affranchis, et des Cyrénéens, et des Alexandrins, et de ceux de Cilicie et d'Asie, s'élevèrent pour disputer contre Etienne; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait. » Ainsi s'accomplissait la promesse du Seigneur à ses disciples : « je vous don-

nerai une bouche et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront contredire ni résister. »

Le dernier trait du caractère d'Étienne, et le plus saillant de tous, c'est le courage. Ce fut au milieu de circonstances difficiles et dangereuses qu'il entra dans sa charge. La pierre angulaire de l'édifice à la construction duquel il allait travailler pour sa part, cette pierre rejetée des souverains sacrificateurs et des conducteurs du peuple, avait été posée dans le sang, et tout annonçait que les matériaux de l'édifice tout entier seraient cimentés par le sang. Déjà les apôtres avaient été menacés, emprisonnés et maltraités, symptômes non équivoques des dispositions que rencontreraient leurs imitateurs. Mais la pensée des dangers qu'il pouvait courir n'arrête pas un seul instant le nouveau diacre : au lieu de se renfermer strictement dans les limites de sa charge, il n'hésite pas à se faire prédicateur de l'évangile, et à braver directement la colère des pharisiens ; peu lui importe que sa vie soit en péril, pourvu que le salut des âmes soit proclamé. A mesure que nous avancerons dans l'histoire d'Étienne, nous verrons se développer cet admirable courage, qui forme le trait saillant de son caractère.

« Alors ils subornèrent des hommes pour dire : nous lui avons ouï proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu ; et ils soulevèrent le peuple, et les sénateurs et les scribes ; et

se jetant sur lui ils le saisirent de force et l'amènèrent devant le conseil. » Quand les ennemis d'Etienne comprirent qu'ils ne pourraient pas triompher de lui par la parole ni par la raison, ils renoncèrent à cette lutte morale, pour essayer une autre guerre avec des armes qui leur étaient plus familières : la violence et le mensonge. C'est là ce qu'ont fait de tout temps les partisans de l'erreur vis-à-vis des défenseurs de la vérité. Ainsi ont agi les empereurs romains envers l'église chrétienne des premiers siècles, et plus tard l'église romaine envers les témoins de Jésus-Christ au moyen-âge. Quand les empereurs comprirent qu'ils ne pouvaient pas avoir raison du christianisme par la philosophie, ils accusèrent les chrétiens d'impiété, et pour arguments à l'appui de cette accusation ils firent valoir la flamme des bûchers et la dent des bêtes féroces. Quand l'église romaine se vit impuissante à réfuter les Wicléf, les Jean Huss, les Vaudois, tous ces prétendus hérétiques du moyen-âge, qui étaient en réalité les fidèles témoins de Jésus-Christ au milieu de la chrétienté dégénérée, vaincue dans le champ de la bible, elle se retrancha sur un autre terrain qui lui était plus familier : elle déchaîna contre les ennemis de sa tyrannie spirituelle la puissance temporelle dont elle disposait, elle leur prouva par le fer et le feu qu'elle avait raison. C'est une manière comme une autre de fermer les bouches qui proclament des vérités importunes. C'est ainsi que dans la lutte éternelle

entre la vérité et l'erreur, l'erreur, toujours vaincue sur le terrain de la raison, de la conscience et de l'Écriture, se retranche toujours derrière le mensonge, la violence et la persécution. Mais les victoires même qu'elle remporte sur ce terrain-là tournent à son préjudice, et hâtent les progrès de la vérité. Les partisans de l'erreur ont beau emprisonner, bâillonner, lapider, brûler, crucifier les défenseurs de la vérité, la vérité elle-même est immortelle; elle se retrempe et se rajeunit dans ces luttes sanglantes, elle rallie sans cesse de nouveaux défenseurs, qui viennent prendre la place de ceux qu'enlève la persécution. Ainsi dans les premiers siècles le sang des martyrs était la semence de l'église; ainsi au moyen-âge le bûcher d'un Jean Huss fit bientôt éclore un Luther; et sans nous écarter du récit que nous avons sous les yeux, le martyr d'Étienne contribua sans doute à jeter dans l'âme de Saul les premiers germes de cette foi qui devait en faire plus tard un saint Paul, le plus laborieux et le plus dévoué des apôtres de Jésus-Christ. Ne nous inquiétons donc pas, mes frères, si la vérité n'a point pour elle la puissance temporelle; si elle était soutenue par une telle puissance elle ne serait pas la vérité: car c'est là précisément le caractère constant de l'erreur, d'être soutenue par le bras temporel. Laissons le chef d'une église dégénérée appeler à son aide la force des armes, et croire tout perdu pour elle si elle perd la richesse, la gloire, la puis-

sance mondaine ; laissons les partisans de cette même église employer contre nous des armes qui , grâce à Dieu , ne seront jamais les nôtres ; dussions-nous parfois être victimes dans cette lutte inégale , contentons-nous pour notre église de la puissance morale inhérente à la vérité , assurés que tôt ou tard la vérité sera victorieuse , et que le Seigneur , selon sa promesse , « détruira le mystère d'iniquité par le souffle de sa bouche , par l'éclat de son avènement ! »

« Et ils produisirent de faux témoins qui disaient : cet homme ne cesse de proférer des paroles blasphématoires contre ce saint lieu , et contre la loi ; car nous lui avons ouï dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu , et changera les ordonnances que Moïse nous a données. » Cette accusation était d'autant plus perfide et plus dangereuse qu'elle renfermait un fond de vérité. Il devait être difficile à Etienne d'écarter la charge de blasphème , tout en avouant , ce qui était vrai , que la loi cérémonielle devait désormais tomber pour faire place à l'évangile. Nous verrons dans le chapitre suivant de quelle manière il répondit aux allégations de ses ennemis ; contentons-nous aujourd'hui d'admirer le noble courage qu'il déploya en présence de cette assemblée redoutable , dont l'arrêt allait décider de sa vie. Au moment où tous les yeux se fixaient sur lui avec une expression de haine , il ne montra ni trouble , ni agitation. Sans colère comme sans effroi , il soutint les regards de ses ennemis , et

leur renvoya la honte dont ils cherchaient à le couvrir. Dans cette lutte morale où il se trouvait seul contre une multitude, il remporta la victoire, soutenu qu'il était par sa foi. Sa contenance était sereine et paisible ; sa foi claire et vive , qui ouvrait déjà le ciel à ses yeux dans le pressentiment de son prochain martyr , jetait sans doute sur ses traits un éclat divin, que faisaient ressortir encore les sombres physiologies qui l'entouraient. La douce et pure lumière de l'innocence, mêlée à la charité qui remplissait son cœur , rayonnait de ses yeux ; et cette foi , ce courage , cette charité , cette innocence , tout cela se peignant ensemble sur son visage , y imprima une expression si céleste, que ses ennemis en furent éblouis. « Comme tous ceux qui étaient assis dans le conseil avaient les yeux arrêtés sur lui , son visage leur parut semblable à celui d'un ange. » Cet effet , tout extraordinaire qu'il paraisse , peut s'expliquer par des causes naturelles , et rien n'oblige à chercher ici un miracle. Heureux l'homme qui pouvait opposer une telle contenance à la fureur de ses ennemis !

Sans doute , mes frères , vous avez admiré ce beau caractère d'Etienne qui s'offre aujourd'hui à notre étude. Mais ce n'est pas assez de l'admirer , il faut l'imiter. Toutes les fois que nous rencontrons dans la parole de Dieu un noble caractère , nous devons nous le proposer pour modèle , et nous efforcer de lui res-



sembler. Il faut, autant qu'il dépend de nous, marcher sur les traces de ces grands serviteurs de Dieu que l'Écriture nous fait connaître, et chercher dans chaque fidèle le trait caractéristique pour nous l'approprier. Il faut nous efforcer de rassembler dans notre personne le zèle d'un saint Pierre, la charité d'un saint Jean, la foi d'un saint Paul, le courage chrétien d'un saint Etienne. Pour y parvenir, ou du moins pour en approcher autant que possible, il faut puiser à la même source divine d'où ces fidèles serviteurs de Dieu tiraient la vertu qui les animait. Cette source féconde et intarissable, d'où émanent toutes les vertus chrétiennes, c'est le Saint-Esprit. Rappelez-vous comment l'écrivain sacré résume le caractère d'Etienne : « c'était un homme plein de foi et du Saint-Esprit. » Le Saint-Esprit était le principe de toute sa vie religieuse et morale. En effet, il n'y a point de vie religieuse véritable, il n'y a point de christianisme réel et vivant en dehors de l'action du Saint-Esprit. « Si quelqu'un n'a point l'esprit de Christ, il n'est point à Christ, » dit l'apôtre. « Hors de moi, » dit le sauveur à ses disciples, c'est-à-dire hors de la communion de mon esprit, « vous ne pouvez rien faire. » Saint Paul va jusqu'à déclarer que « nul ne peut dire que Jésus est le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit. » En effet, il n'est pas possible de croire d'une manière vivante et réelle même la doctrine la plus élémentaire de la foi, sans l'action du Saint-Esprit sur notre cœur.

Sans le Saint-Esprit les privilèges du salut resteraient pour nous des choses éternellement étrangères : c'est à lui qu'il appartient de nous approprier le salut, de le faire entrer dans notre cœur, d'en faire pour nous une réalité et une vie. C'est là l'œuvre divine qui lui a été assignée dans la répartition mystérieuse du travail de notre salut entre les trois personnes de l'adorable Trinité. Le Père a formé le plan éternel de notre salut ; le Fils l'accomplit par sa vie de souffrances et par sa mort sur la croix ; mais après l'œuvre de Christ le salut est encore quelque chose en dehors de nous ; il reste à le faire pénétrer au-dedans de nous, à le réaliser dans notre cœur par la foi et dans notre vie par la sanctification : c'est la tâche réservée au Saint-Esprit.

La foi ne devient une réalité que par l'œuvre du Saint-Esprit. Sans l'action de cet esprit divin la foi ne peut être qu'une adhésion de l'intelligence aux vérités révélées, une croyance toute spéculative, qui n'a ni prise sur le cœur ni action sur la vie. Vous avez étudié, je le suppose, les preuves qui établissent la divinité de la bible ; vous avez trouvé ces preuves solides et concluantes ; rien ne manque sous ce rapport à la conviction de votre esprit. Après avoir constaté la divine inspiration de la bible, vous avez étudié ce livre qui est devenu à vos yeux un livre divin ; vous y avez trouvé toutes les grandes doctrines évangéliques, la divinité du sauveur, l'expiation par le

sang de Christ, la régénération par le Saint-Esprit ; ces doctrines forment dans votre intelligence un ensemble harmonieux qui la satisfait pleinement, et la vérité de ce système découle logiquement, inévitablement des preuves qui ont établi pour vous l'inspiration des Ecritures. Arrivé à ce point on peut dire de vous assurément, dans un certain sens, que vous croyez les doctrines du salut ; mais il ne suit pas nécessairement de là que vous ayez la foi, la foi vivante et salutaire. Il se peut que vous croyiez toutes ces choses, et qu'il y ait pourtant un abîme entre votre croyance et la foi qui sauve. De quoi vous servira-t-il, en effet, d'adhérer spéculativement à la vérité, si cette vérité n'est pas entrée dans le domaine de votre vie morale, si elle reste sans action sur votre cœur ? Dans ce sens les réprouvés et les démons eux-mêmes croient les vérités chrétiennes. Ils sont convaincus, avec une certitude qui dépasse la vôtre, que la bible est la parole de Dieu et que Jésus est le sauveur ; mais ces convictions ne sont pas la foi, elles n'ont pour eux aucun effet salutaire, parce qu'elles sont sans action sur les dispositions de leur cœur ; ce sont des choses étrangères, auxquelles ils n'ont aucune part personnelle et vivante ; ils savent bien que Jésus est le sauveur, mais ils ne le connaissent pas comme *leur* sauveur, et dès lors cette connaissance ne leur sert de rien. Il en est de même de toute connaissance que nous pouvons avoir de la vérité religieuse en dehors de l'action du

**Saint-Esprit.** C'est le Saint-Esprit seul qui fait pénétrer la vérité dans notre cœur, qui la « mêle avec nous » suivant l'expression de l'Écriture, qui en fait pour nous une puissance et une vie. La vérité par elle-même est impuissante pour agir sur notre cœur, elle n'a d'efficacité que par l'action surnaturelle du Saint-Esprit. Quand le Saint-Esprit n'accompagne pas de son influence la connaissance que nous avons de la vérité, cette vérité reste pour nous une lettre morte et étrangère ; nous croyons à l'existence de Dieu, à l'inspiration de la bible, à la rédemption, comme nous croyons à un axiome de physique ou à un théorème de géométrie. Quand au contraire l'influence du Saint-Esprit accompagne dans notre cœur l'étude de la vérité, alors la vérité s'anime, elle se colore, elle nous apparaît comme une réalité vivante, saisissante, qui s'empare de tout notre être, que nous pouvons en quelque sorte voir de nos yeux et toucher de nos mains, suivant cette parole d'un apôtre : « nous vous annonçons ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos propres mains ont touché concernant la parole de vie. » Alors nous ne croyons pas seulement à l'existence de Dieu, mais nous voyons Dieu, nous le sentons dans notre cœur et dans notre vie. Alors nous possédons de la divinité de la bible un témoignage intérieur, une démonstration d'expérience intime, plus puissante mille fois que tous les raisonnements, et il y a telle

parole de la bible qu'il nous suffit de lire ou d'entendre prononcer pour que nous y sentions frémir le souffle divin de l'inspiration. Alors Jésus n'est pas seulement à nos yeux le rédempteur de l'humanité et le sauveur du monde, il est *notre* rédempteur et *notre* sauveur, celui dont nous avons expérimenté nous-mêmes la puissance et l'amour; et nous ne sommes pas plus certains de notre propre existence, que nous ne sommes assurés que notre Jésus a porté nos péchés en son corps dans l'agonie de Gethsémani, et dans les tortures de sa croix. Voilà ce qu'est la foi vivante, la foi qui sauve, la foi qui est l'œuvre du Saint-Esprit.

C'est encore le Saint-Esprit qui peut seul nous sanctifier. Vous pouvez bien, par vos propres lumières et par vos seules forces, acquérir une connaissance exacte de tous les devoirs du chrétien; mais de quoi vous servira cette connaissance si vous êtes laissés à vous-mêmes pour les accomplir? Qui ne sait par expérience que par nous-mêmes nous sommes incapables d'accomplir tous ces devoirs dont nous reconnaissons l'excellence et l'obligation? qui n'a vu cent fois ses résolutions les meilleures frappées d'insuccès parce qu'elles ne s'appuyaient que sur ses seules forces? Il y a pour chaque homme une tentation dominante, un péché de prédilection vers lequel son caractère, son tempérament, ses habitudes le poussent avec une force qui semble avoir quelque chose d'irrésistible.

Résister d'une manière durable à ce péché dominant, triompher de cette tentation par excellence, c'est plus que s'arracher un œil ou se couper un bras. Cherchez, mes frères, quelle est pour chacun de vous cette forme du mal contre laquelle vous avez plus particulièrement à lutter, et dites si votre expérience ne vous a pas appris qu'il vous est impossible d'en triompher par vos seules forces. Combien de fois n'avez-vous pas formé la résolution sincère de vaincre ce péché-là, et combien de fois n'y êtes-vous pas retombé ! n'est-il pas évident qu'il vous faut pour le dominer une force étrangère, une force divine, la force du Saint-Esprit ? n'est-il pas vrai que si vous ne pouviez pas avoir une telle force à votre disposition, si vous étiez laissé à vos seuls efforts, vous finiriez par renoncer à une lutte inutile ; et tout en étant obligé de reconnaître que vous n'accomplissez pas votre devoir, que vous n'obéissez pas à votre conscience, que vous ne faites pas ce que vous voudriez faire et ce que vous devriez faire, n'est-il pas vrai que vous perdriez l'espoir de vaincre la tentation, de surmonter le péché ? Il est surtout une sorte de péché à l'égard duquel nous sommes obligés de reconnaître notre impuissance, c'est celui qui se cache dans les pensées secrètes de notre cœur. Pussions-nous commander à nos actes et à nos paroles, nous restons toujours livrés à la tyrannie des mauvaises pensées, et nous ne pouvons pas plus nous séparer de cette forme du

mal, que nous ne pouvons nous séparer de nous-mêmes. C'est au Saint-Esprit qu'il appartient de nous affranchir de ces pensées de péché qui semblent inhérentes à notre âme. C'est lui qui, pénétrant dans la partie la plus intime de notre être, saisissant ces ennemis insaisissables que nous portons au-dedans de nous, détruit le péché dans son germe, change notre volonté, brise Satan sous nos pieds, et nous rend capables d'accomplir dans toute son étendue la loi divine. Si nous ne pouvons rien faire hors de l'Esprit de Christ, nous pouvons « toutes choses par Christ qui nous fortifie. » « Celui qui demeure en lui, » dit saint Jean, c'est-à-dire celui qui vit dans la communion de son esprit, « marche comme Christ a marché lui-même. »

C'est enfin le Saint-Esprit qui peut seul nous inspirer la résignation chrétienne, et nous donner la force morale nécessaire pour supporter les épreuves de la vie. En dehors de l'action du Saint-Esprit, il n'y a point de résignation véritable. Il peut y avoir étourdissement, oubli de la douleur ; il peut y avoir une soumission morne et sombre à la fatalité ; il peut y avoir un acquiescement de l'esprit à l'utilité des épreuves, à la sagesse et à la bonté du Dieu qui nous les envoie : mais il n'y a point de résignation, il n'y a point la paix du cœur, l'acceptation paisible et volontaire des dispensations de Dieu à notre égard. Allez visiter une mère qui vient de perdre son enfant ;

prouvez-lui, la parole de Dieu à la main, comme il vous sera facile de le faire, que son épreuve lui est envoyée par un père céleste, que ce père l'afflige dans des vues d'amour, que la volonté du Seigneur est toujours bonne, que c'est pour le bien de son enfant et pour son propre bien que Dieu lui a pris ce qu'elle aimait : cette mère n'aura rien à vous répondre, elle sera obligée d'admettre la vérité de vos assertions ; mais pensez-vous, parce que vous aurez convaincu son esprit, parce que vous lui aurez démontré dans toutes les règles que son épreuve est un bien, pensez-vous que vous aurez mis la paix dans son cœur, et que toutes vos considérations, si justes qu'elles soient, auront changé en douceur sa coupe d'amertume ? ah ! détrompez-vous : il faut autre chose que des paroles d'homme et des consolations humaines pour opérer un tel miracle ; il faut une force divine et une consolation surnaturelle ; il faut que Dieu lui-même, en même temps que vous parlez à l'intelligence, parle au cœur de la pauvre mère ; il faut que le Saint-Esprit fasse pénétrer dans ce cœur angoissé les consolations de la foi, qui sans lui resteraient à jamais pour elle des choses indifférentes et étrangères. Sans lui vous aurez beau parler, vous aurez beau raisonner, vous aurez beau exhorter, vous aurez beau entasser consolation sur consolation, vous n'aurez pas seulement effleuré l'épiderme de ce cœur qui se renferme dans son amertume, vous n'aurez pas seulement atteint les



bords de cette immense douleur, et le gouffre est encore à combler tout entier. Mais que le Saint-Esprit parle à ce cœur qui pour vous est impénétrable, qu'il lui dise, comme le Seigneur au sourd-muet, seulement cette petite parole : « Ephphatah, ouvre-toi ! » et ce cœur désolé s'ouvrira en effet à la consolation, cette volonté si rebelle se soumettra sans effort, cette âme angoissée acceptera comme une bénédiction sa coupe d'amertume, elle sentira que véritablement « toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, » et qu'ils peuvent « se réjouir même dans les afflictions. » Ce que j'ai dit de la perte d'un être bien-aimé, je pourrais le dire d'une épreuve quelconque, de la maladie par exemple. Essayez de persuader à un malade, livré à des souffrances cruelles, que son épreuve est un bien : vous perdrez vos paroles et vous sentirez vous-mêmes que vos consolations restent sans effet, jusqu'à ce que le Saint-Esprit les accompagne de son efficace toute-puissante, et qu'il « transforme le lit du malade, » suivant l'expression de l'Écriture.

C'est donc au Saint-Esprit qu'il appartient de changer en réalités toutes ces choses qui sans lui ne sont que des mots ou des idées : la foi, la sainteté, la résignation. Pareil au feu qui est son symbole dans l'Écriture, et qui tout à la fois éclaire, purifie et réchauffe, le Saint-Esprit est tout ensemble une clarté céleste qui nous fait connaître la vérité, une vertu

sanctifiante qui nous fait pratiquer la loi divine, et une consolation ineffable qui adoucit nos épreuves. C'est un esprit de lumière qui nous éclaire ; c'est un esprit de sainteté qui nous purifie, c'est un esprit de force qui nous soutient. C'est ainsi que toute la vie chrétienne découle du Saint-Esprit : en effet croire, pratiquer, souffrir, n'est-ce pas toute la vie chrétienne ? Venez donc, mes frères, vous qui aspirez sincèrement à la vie chrétienne, venez la puiser à cette source divine qui vous est ouverte à tous, suivant cette déclaration de l'apôtre au jour de la première Pentecôte : « à vous et à vos enfants est faite la promesse du Saint-Esprit, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera. » Qui pourrait donc se croire exclus ? ne sommes-nous pas tous appelés du Seigneur ? et n'est-ce pas à nous tous, n'est-ce pas à chacun de nous en particulier qu'est faite la promesse du Saint-Esprit ? Allez donc, mes frères, réclamer du Seigneur la réalisation de cette magnifique promesse ; allez auprès de Jésus chercher et recevoir le Saint-Esprit ; allez vous unir à lui de telle manière que désormais il vive en vous par son Esprit, et que sous l'influence de cet Esprit vous puissiez, non plus seulement connaître les choses de la foi, mais les sentir, les goûter, les pratiquer, et qu'elles deviennent votre respiration et votre vie ! Amen.

Mai 1849.